

Almanach
des Dames,

Pour l'An 1829.



A. Delvaux del. et sculp.

A PARIS, Chez Treuttel & Würtz, Libraires,
Rue de Bourbon, N. 17.

A TUBINGUE, Chez J. G. Cotta, Libraire.

LES DEUX PEUPLIERS.

Sous les mêmes zéphyrs, sous les mêmes orages,
Beaux arbres ! vous ouvrez, vous répandez vos fleurs ;
Attirés vers le ciel, vos pudiques ombrages
Cachent votre amitié sous les mêmes couleurs :
L'hiver aux longs instants, le frimas vous protège ;
Il épure vos jours par d'utiles rigueurs :
Enveloppés tous deux sous un manteau de neige,
La sève qui vous joint se retire à vos cœurs.
Vos rameaux frémissants ne forment qu'un murmure ;
Mariés sous la terre, en vos nœuds adorés,
Vous vivez l'un par l'autre ; et, sous la même armure,
Un jour, si l'on vous frappe, ensemble vous mourrez !

Et moi, j'aurais voulu !... Mais toujours impossibles,
Nous jetons vers le ciel des vœux qu'il n'entend pas :
Le ciel nous a formés mobiles et sensibles,
Et le sol le plus doux n'enchaîne point nos pas !

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

LA VIEILLE INDIGENTE.

Toi que l'on plaint, toi que j'envie,
Pauvre errante de nos hameaux,
Toi dont ces bois aux vieux rameaux
N'ont pas vu commencer la vie ;
Toi qui n'attends plus des mortels
Ni ton bonheur ni ta souffrance,
Dont l'humble et pénible espérance
S'incline aux rustiques autels ;
Toi que dans le fond des chaumières
On appelle avant de mourir
Pour aider une ame à souffrir,
Par ton exemple et tes prières :

Oh ! donne-moi tes cheveux blancs,
Ta marche pesante et courbée,
Ta mémoire enfin absorbée,
Qui dort comme tes pas tremblants ;
Tes yeux sans lumière et sans larmes,
Assoupis sous les doigts du temps,
Miroir terni pour tous les charmes,
Et pour tous les feux du printemps ;

Ce souffle qui t'anime à peine ,
Ce reste incertain de chaleur ,
Et qui s'éteint de veine en veine ,
Comme il est éteint dans ton cœur !

Prends ma jeunesse et ses orages ,
Mes cheveux touffus et flottants ;
Prends mes vœux que l'on croit contents ,
Ces doux et frivoles suffrages
Que ne goûtent plus mes douleurs ;
Ce triste éclat qui m'environne ,
Et cette fragile couronne
Que l'on jette en vain sur mes pleurs !

En me trouvant froide et calmée ,
Ce soir , à ton feu de ramée ,
Que le temps m'accepte pour toi !
Qu'il éteigne alors sous son aile
Une image ardente et cruelle
Qui brûle et s'attache sur moi.

Et demain ces molles verdure ,
Ces légers bruissements des bois ,
Ne peindront plus dans leurs murmures
Les accents d'une seule voix !
Car dès long-temps à ton oreille ,

Que rien n'émeut, que rien n'éveille,
Le souvenir n'a point d'échos ;
L'ombre du soir point de féerie,
Et les ruisseaux de la prairie
Ne sont pour toi que des ruisseaux.

Changeons d'ame et de destinée ;
Prends, pour ton avenir d'un jour,
Ma jeune saison condamnée
Au désespoir d'un long amour !

Mais tu regagnes sans m'entendre
Le sentier qui mène au vallon,
Insensible aux cris d'un cœur tendre,
Comme aux soupirs de l'aquilon.
Suis ta route, pauvre bergère,
En glanant l'aride fougère,
Debout encor sous ton fardeau,
Sans craindre une voix importune,
Bientôt ta paisible infortune
Cheminera sur mon tombeau.

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

LE BAL DES CHAMPS.

Un bruit de fête agitait mes compagnes ;
 Sous leurs plus frais atours je les vis accourir ;
 Elles criaient : « Viens ! le bal va s'ouvrir ;
 Viens ! nous allons au bal, et tu nous accompagnes. »
 « Quoi ! dans les champs ? quoi ! dans ce beau jardin,
 Plus beau, plus vert, plus bruyant à cette heure,
 Si gai le soir, si triste le matin ?
 Je l'ai vu le matin, et je sais qu'on y pleure !
 Quoi ! vous voulez que j'y suive vos pas,
 Si faible encore ? Oh ! je ne danse pas,
 Non, dis-je, non ! » Mais elles m'entourèrent,
 De fleurs, de nœuds en riant me parèrent,
 Et, rendue en espoir à l'air pur des vallons,
 Riante aussi, je répondis : Allons !

Oui ! cette fête avait pour moi des charmes ;
 Oui, j'appelais des champs les suaves couleurs ;
 Car le zéphyr, errant parmi les fleurs,
 Est salubre aux yeux où se cachent des larmes.
 Mais je dis mal, non, non, je ne pleurerai plus !
 J'étais de mille maux, de mille biens perdus,

Trop lentement, mais à jamais guérie.
 Hélas ! on meurt long-temps lorsque l'on fut trahie !
 Je renaissais, j'osais vivre pour moi,
 Pour l'amitié de ces beautés aimantes ;
 A me parer j'aidais leurs mains charmantes ;
 J'étais mieux. Oui, ma sœur, je le voyais en toi.
 Dans tes regards émus qu'il m'était doux de lire,
 Quand tu revis des fleurs couronner mes cheveux !
 Tes tristes souvenirs, ton vague espoir, tes vœux,
 Ma sœur ! je voyais tout à travers ton sourire.
 Regardez-la, disais-tu ; qu'elle est bien !
 Que manque-t-il à son teint ? quelques roses ;
 Et le grand air, le bruit, qui sait ? un rien,
 Peut tout-à-coup les y répandre écloses.

Je t'écoutais : je ne sais quel pouvoir
 M'aidait à fuir ma retraite profonde ;
 Je devançais l'instant qui me rendait au monde,
 A ce monde entrevu, que je voulais revoir ;
 Et l'heure frappe, et, par elle entraînée,
 Nous avançons deux à deux enchaînées.
 D'harmonieux échos promèment dans les airs
 L'enchantement des nocturnes concerts ;
 Le jour fuyait, mais mille autres lumières
 Sur mes yeux éblouis font baisser mes paupières :
 Il me semblait, oh ! quel doux sentiment !

Ciel! pardonnez à l'orgueil d'un moment ;
 Il me semblait, dans ma reconnaissance,
 Que tout daignait sourire à ma convalescence.
 Les yeux fermés j'accueillis cette erreur ;
 On me laissait goûter mon innocente ivresse ;
 Autour de moi je sentais le bonheur,
 Et le bonheur ressemble à la tendresse !
 Mais on nous suit... mais j'entends une voix,
 Que dans mon cœur j'entendis autrefois !
 Je crois rêver, je l'espère!... et ma vue
 Passe en tremblant sur l'image imprévue.
 Aimable sœur! ce fut encor ta main
 Qui, prompte à me sauver, me montra le chemin.
 De ta frayeur, de ta grace attendrie,
 J'ai murmuré : Ne suis-je pas guérie!...
 Et lui, peut-être ému quelques instants
 De me revoir languissante et penchée
 Comme une fleur que l'orage a touchée,
 Dans ma pâleur il m'observa long-temps.
 Mais ma fierté n'en fut point consternée ;
 Nul changement n'a paru dans mes traits,
 D'un air indifférent je me suis détournée...
 Hélas ! j'ai cru que je mourais !

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

MM.	Pages
BRUYÈRE (J.).	
Épigramme.	167
C.	
CHARLES-MALO.	
Suis-je un enfant? romance.	172
CHATEAUBRIAND (de).	
Les Tombeaux champêtres.	107
CHAUVET.	
Le premier Printemps de ma fille.	29
D.	
DELAVIGNE (Casimir).	
L'Ame du Purgatoire.	18
DELCASSO.	
Plaintes d'un Écolier paresseux.	100
DENNE-BARON.	
Zéphyre.	23
DESBORDES-VALMORE (Madame).	
Les deux Peupliers.	75
La Vieille Indigente.	148
Le Bal des Champs.	162
DROBECQ.	
Le Charme de l'Amour.	147
DUMAS (Alex.).	
Le Mancenillier.	37